



Series Collages Les Officiers de Wellington

**CONSTANCE J. HAMPTON**

**4**

**LE MAJOR  
MERCENAIRE  
P. 1 La Promise**



# LE MAJOR MERCENAIRE

---

## PREMIÈRE PARTIE : LA PROMISE

\*

CONSTANCE J. HAMPTON

---

\*

(Édition STORYBOOK avec des collages)

Traduit de l'anglais (2013) par :

MARIE ANCIANO

\*

ISBN/EAN : 9789492980663

Titre original: *A Mercenary Major, Part One: The Bride.*

Copyright/all author's rights/publishing-rights/2019

Constance J. Hampton

\*

Ce livre ne peut être reproduit en totalité ou en partie, par photocopie ou tout autre moyen, sans la permission des Livres HamptonJones ou de l'auteur. L'émission ou la distribution de copies électroniques de ce livre constitue une violation des droits d'auteur et pourrait exposer le contrevenant à la responsabilité pénale et civile.

\*

*Droit d'auteur/droits de tous les auteurs/Droits d'édition/ Constance J. Hampton 2019, Hermesse James Boekerij Le droit de C. Hampton Jones d'être reconnue comme l'auteur de cet ouvrage a été affirmé conformément aux articles 77 et 78 de la loi de 1988 sur le droit d'auteur, les modèles et les brevets.*

\*

\*

Ceci est une œuvre de fiction. Tous les personnages, endroits et événements sont le produit de l'imagination de l'auteur ou sont utilisés strictement à des fins de

fiction. Toute ressemblance avec des personnes, vivantes ou ayant déjà vécu, n'est que pure coïncidence.

\*

Ce livre ne peut être reproduit en totalité ou en partie, par polycopié ou tout autre moyen, sans la permission des Livres HamptonJones ou de l'auteur. L'émission ou la distribution de copies électroniques de ce livre constitue une violation des droits d'auteur et pourrait exposer le contrevenant à la responsabilité pénale et civile.

\*

Copyright 2019 par Constance J. Hampton  
Éditeur : Hermesse James Boekerij, Pays-Bas

\*

Tous les droits sont réservés.

Aucune partie de ce livre ne peut être utilisée ou reproduite à quelque fin que ce soit sans autorisation écrite, sauf dans le cas de brèves citations intégrées dans des articles et des revues critiques.

\*

\*

\*

\*

\*



# PROLOGUE : UNE MAUVAISE JOURNÉE POUR ELLEN BURROUGHS

*Port de Rotherham, 1794*

— Milord ?

Cyril Fairfax, comte de Rotherham, leva les yeux en fronçant les sourcils. Un de ses palefreniers venait de lui apporter son cheval favori sur le quai.

— Capitaine Bouchier ? demanda-t-il quand il vit le capitaine de la « Comtesse Anna » descendre la passerelle.

— Le jeune homme que voici dit que quelqu'un veut vous voir à l'auberge.

Bouchier désignait un garçon d'environ huit ans qui le suivait.

Cyril fronça les sourcils plus intensément, mais le garçon avait déjà pris les devants et se dirigeait droit vers la seule auberge que Rotherham possédait. Elle l'attendait dans un salon privé. Quand elle se retourna, il fut

choqué et ne put réprimer un hoquet de surprise.

— Ellen ? Mon Dieu, qui vous a fait cela ? Pas... ?

Il ne s'était même pas rendu compte qu'il l'avait prise dans ses bras jusqu'à ce qu'une très jeune voix lui dît presque en criant :

— Lâchez ma mère, monsieur.

Il lâcha doucement Ellen, ébouriffée, et se retourna.

Un garçon se tenait là, les poings serrés. Cyril eut une impression de déjà-vu et se souvint de son frère Perry, mort depuis longtemps, prêt à lui donner un coup de poing sur le nez.

— Fais une révérence à Monsieur le comte, Jeffrey ! lui ordonna Ellen d'une voix impérieuse.

Le garçon jeta à sa mère un regard incertain, mais s'inclina vers Cyril en une révérence impeccable.

— Jeffrey ? demanda-t-il à Ellen.

Ellen Burroughs, la baronne de Caversham, hocha simplement la tête et s'assit sur une chaise à haut dossier.

— Mon plus jeune garçon, dit-elle, je m'excuse de vous déranger Cyril, mais j'ai appris que votre navire allait vous déposer ici. Je..., j'ai besoin de...

— Caversham vous a battue ?

Il posa la main sur sa mâchoire qui paraissait noire et bleue.

Ellen regarda ses fils. Tous les trois se tenaient debout en silence près de la fenêtre du salon. En silence et au fait de la chose.

— Il s'est mis en rage après que je lui ai demandé de l'argent pour la nourriture. Cook nous a abandonnés. Il l'a agressée avec un fouet. Elle a dit qu'elle ne voulait pas travailler pour un fou. Il ne me reste plus que le jeune Gareth à la maison, même s'il n'a pas été payé depuis des mois. C'est lui qui nous a conduits ici.

Cyril sentit sa température monter, il bouillait de rage.

— Où est-il ?

Ellen haussa les épaules. Elle portait une robe en coton démodée qui devait avoir vu passer quasiment toutes les neuf années de son mariage avec Guy Burroughs, le baron de Caversham.

— York, probablement. Le pire, c'est qu'il a emporté avec lui tout l'argent que je gardais à la maison.

— Il ne vous reste plus d'argent et qu'un seul valet ? demanda-t-il avec étonnement.

Cela entraîna un autre haussement de ses délicieuses épaules.

— Avez-vous mangé aujourd'hui ?

— C'est pour cela que mère nous a emmenés ici ! dit son plus jeune fils qui intervint dans la conversation.

Sans répondre au garçon, Cyril se dirigea vers la porte, l'ouvrit énergiquement et appela l'aubergiste en criant.

— Comment alliez-vous payer pour cela, si ce n'est en demandant du crédit ? demanda-t-il plus tard, quand ils avaient tous mangé un grand bol de ragoût, du fromage et du pain.

— J'allais mettre en gage mes perles. J'aurais demandé l'aide de ce brave homme. C'est un honnête homme.

Elle faisait allusion à l'aubergiste.

— Vos perles ?

Pas celles qu'il lui avait données il y a quelques années ?

Elle baissa la tête.

— Je suis désolée, Cyril.

Elle était sacrément désolée ? Il ressentit cette ancienne douleur se glisser dans sa poitrine. Damnation, il aurait dû l'épouser en ces années-là ! Elle n'aurait pas été dans cette terrible situation, avec un homme qui bat sa femme, un joueur et un escroc.

Il regarda à nouveau le jeune garçon qui avait été assez impétueux pour lui dire

d'ôter ses mains de sa mère. Bon sang, le garçon était l'incarnation de Perry !

Il leva les sourcils vers elle puis jeta un coup d'œil à l'enfant. Il n'avait que cinq ans, mais était très grand pour son âge. Ellen se contenta de hausser à nouveau les épaules. Certes, on ne pouvait jamais deviner la filiation d'un enfant, même s'il ressemblait tellement à Perry. Caversham était aussi grand et blond.

— Écoutez, dit-il, voici ce que nous allons faire...

\*\*



# Chapitre 1 : LES MÉMOIRES DE CYRIL FAIRFAX

*Rotherham, 1789*

Elle ouvrit lentement les yeux alors que ses mains caressaient à nouveau ses hanches généreuses.

— Cyril ?

Son sourire devint coquin quand il embrassa ses douces lèvres charnues et souriantes.

— Tu étais en train de t’endormir, chérie, mais je te veux encore une fois...

Elle porta la main à ses cheveux blond miel qui se dispersaient autour de son visage ovale.

— Cyril, murmura-t-elle, nous venons tout juste... tu viens seulement... Quoi, encore ?

— Eh bien..., dit-il hésitant, peut-être que tu as raison et que je ferais mieux de rentrer chez moi ?

Il envisagea d'aller vite retrouver Annette qui devait probablement accoucher aujourd'hui. Les douleurs avaient commencé le matin même, mais comme il n'avait toujours pas d'expérience en la matière, il s'était dit qu'elle pourrait bien attendre encore un peu avant de mettre son héritier au monde. La sage-femme ne lui permettrait pas d'approcher de son épouse de toute façon.

Il supposait qu'il avait été trop impatient de voler cette heure avec Ellen, mais puisqu'ils étaient toujours là ensemble, pourquoi ne pas en profiter pour les faire monter tous deux une nouvelle fois au septième ciel ? Ellen était la meilleure en la matière. Elle avait toujours été la meilleure. Il baissa les yeux sur son propre corps qui, pour une raison quelconque, semblait perdre rapidement de son enthousiasme.

Ellen s'assit en lui exposant délibérément ses atouts enjôleurs.

— Qu’y a-t-il ? Ah, tu as tout à coup hâte de rentrer chez toi près de ta comtesse, n’est-ce pas ? Ne t’en fais pas, chéri, les premiers-nés ne sont pas si pressés que ça d’arriver dans notre monde, pas même le tien.

Elle se colla contre lui, déplaçant ses mains sur sa large poitrine nue pour descendre vers ses hanches musclées.

— Sacrebleu ! murmura-t-il, tu es ma déesse, Ellen. Regarde comme j’adore ton corps ! Je suis tout à fait prêt pour toi !

Ellen se mordilla les lèvres. Mon Dieu, cet homme s’émoustillait toujours si facilement !

Sa main hésita au-dessus de son membre à nouveau revigoré.

Elle regarda l’homme d’une beauté frappante, celui qui était son amant et son amour d’enfance depuis des années maintenant.

Ses yeux semblèrent passer du gris habituel d'une mer calme au gris ardoise d'une tempête.

— Dis-moi, Cyril, murmura-t-elle, dis-moi pourquoi tu as permis à Guy de m'épouser. Dis-moi pourquoi tu as une traînée française enceinte en train de t'attendre maintenant dans ta très luxueuse maison.

Il ne voulait pas entendre ces mots amers. Dieu qu'il détestait lorsque les femmes faisaient une scène ou le tarabustaient. Il voulait seulement que sa main experte le touchât. Ça ne ressemblait pas du tout à Ellen de le houspiller.

— Doux Jésus, Ellen, touche-moi et je te promets de te dire pourquoi. Allez Ellen... ! Fais-le tout de suite ! J'ai besoin de toi !

Elle le saisit fermement et il tomba à la renverse, en gémissant, sur le petit lit dur. Ah, mais il avait été ravi lorsque son épouse collante était devenue trop avancée dans sa

grossesse pour se préoccuper de l'endroit où il passait ses après-midis.

Elle encercla ses jambes et s'assit tranquillement sur ses cuisses. Il sentit sa douceur sur sa jambe et remua les hanches pour la rapprocher de lui, mais Ellen se contenta de lui faire un pâle sourire, refusant de bouger.

— Dis-le-moi maintenant, Cyril. Pourquoi as-tu épousé cette gamine à ma place ?

Oh mon Dieu, la question tant redoutée ! Mais pourquoi les femmes n'étaient-elles pas comme les hommes, contentes de prendre leur plaisir de temps en temps ?

Il regardait son visage indigné.

— Je l'ai épousée pour son argent, bien sûr, pour quoi d'autre, Ellen ? Ne m'embête pas avec ça, je devais bien me marier un jour, et toi, tu étais déjà mariée à Burroughs depuis plus de trois ans quand j'ai finalement décidé d'accomplir cette chose honorable.

Ellen le contenta en faisant de brefs mouvements rapides de la main.

— Ellen, chérie, je t'en prie, supplia-t-il, laisse-moi pénétrer en toi !

Elle lui fit un large sourire, posa ses lèvres sur lui et l'effleura avec ses dents.

— Qu'y a-t-il, mon bel amour ? Tu ne voudrais pas me faire mal, n'est-ce pas ? Tu sais, tu ne dois pas être fâchée à cause d'Annette... aïe, chérie, doucement, doucement !

Elle se lança soudain sur lui, et d'un mouvement rapide, le fit glisser en elle.

Les mains de Cyril se baladèrent sur ses seins ronds qui se balançaient.

— Mon Dieu, Ellen Fitzhenry, soupira-t-il, tu me feras mourir un jour.

— Quel argent ? demanda-t-elle sur un ton sévère, Annette n'avait pas un sou !

Il gémit en tournant la tête dans le dur oreiller rempli de paille. Ses mains

cessèrent de bercer ses seins et il fit bouger ses hanches vers le haut avec désinvolture.

— Elle était extrêmement riche, tu ne le savais pas ? Elle a encaissé chaque penny sur lequel elle a pu mettre la main, en France. Elle a tout vendu : les châteaux de son père, ses terres, absolument tout. Elle m'a acheté, ma très chère, et ceci... est... un... fait... certain.

Ses derniers mouvements frénétiques de hanches eurent raison d'Ellen et ils atteignirent l'orgasme presque en même temps, s'abandonnant totalement à leurs cris puisqu'ils se savaient seuls tous les deux dans une mesure éloignée.

Il se recoucha doucement sur l'oreiller, haletant, et attira la tête d'Ellen contre sa poitrine.

— Et maintenant, dit-il en faisant toujours un effort pour parler, de quoi s'agissait-il ? Sa main se mit à caresser ses longues

tresses blondes. Ellen cacha son visage contre sa poitrine.

— Bon sang, Cyril, je suis encore enceinte.

Sa main s'arrêta. Il tourna la tête pour la regarder.

— Il est de moi ?

Elle poussa un long soupir résigné.

— Et comment pourrais-je le savoir ? Mon époux vient toujours dans mon lit. Il n'a que trente et un ans et est des plus excités, tu te rappelles ?

Cyril jura entre ses dents et la repoussa loin de lui.

— Je croyais que tu le méprisais ?

Elle s'assit à côté de lui.

— Et crois-tu que cela l'empêche de venir dans mon lit ? Détrompe-toi Cyril, il aime ça quand je le déteste pendant qu'il prend le dessus sur moi.

Cyril se leva d'un air dégoûté.

— Allons-y, grogna-t-il d'une voix lourde d'une colère contenue, les Tanner devraient revenir d'un moment à l'autre.

Elle se déplaça vers le bord du lit.

— Quand pourrais-je te revoir ? demanda-t-elle doucement.

Il mit sa culotte et enfila ses bottes.

— Demain, promit-il.

Il ne pourrait jamais se passer d'elle. Elle avait toujours été son tout premier désir et serait probablement son dernier. Il n'avait jamais compris pourquoi. Le monde était rempli de femmes consentantes, mais Ellen Fitzhenry était ancrée dans son esprit, et dans un autre endroit, depuis très, très longtemps.

Il l'embrassa dans le cou avant de revêtir sa chemise.

— À moins qu'elle ne prenne toute la journée pour mettre l'enfant au monde; je ne suis pas certain que je pourrai

m'échapper des vieilles harpies qui peuplent ma maison actuellement.

Elle était toujours assise sur le lit, dans toute la gloire de sa nudité, lorsqu'il quitta la chambre.

Elle bouillait de colère. Il retournait vers celle-là, n'est-ce pas ? Après toutes ses promesses, il avait permis à son père de la vendre à ce détestable Guy Burroughs, baron de Caversham.

Son père avait voulu se débarrasser d'elle et n'allait pas attendre qu'un homme inconstant la demandât en mariage alors qu'elle pouvait mettre la main sur Guy Burroughs.

Il avait détesté Cyril depuis le début, à cause de sa beauté, de ses manières décontractées et de ses allures de pirate espiègle. Cyril n'était aussi que le second fils du vieux Comte, et Terrence Fitzhenry désirait un titre dans sa famille, un titre

qu'il avait trouvé en ce nouveau baron de Caversham qui était jeune, mais dissipé.

Il n'avait jamais exprimé de regret concernant le mariage d'Ellen et de Guy, même après que Cyril eut reçu le titre de comte de Rotherham suite à la mort de son frère Perry au cours d'une bataille en mer. Terrence Fitzhenry savait que Cyril Fairfax ne lui demanderait jamais la main de sa fille, car il avait reconnu en lui son côté opportuniste, ce qu'Ellen avait toujours choisi d'ignorer. Pourquoi acheter la vache alors que le lait vous était déjà gracieusement offert ? Cyril Fairfax poursuivrait son chemin et trouverait fortune, et éventuellement la gloire, où il le pourrait. Il n'avait nullement besoin d'Ellen.

Terrence avait maudit l'extravagance de sa fille, dont la beauté était frappante, et l'avait casée avec Guy Burroughs, qui la pourchassait depuis des années.

Cyril n'avait pas osé se montrer pendant une longue durée, après le fichu événement de son mariage, jusqu'à ce qu'il revînt au pays avec cette catin française, à l'accent détestable et aux manières doucereuses.

Peu de temps après, il avait avoué à Ellen à quel point son union avec la comtesse française avait été une erreur et elle était tombée dans le panneau... encore une fois.

Si seulement elle pouvait se refuser le plaisir de ces après-midis passés dans la minuscule mesure des Tanner ! Néanmoins, elle savait qu'elle continuerait à voler ces moments à eux jusqu'à ce que son ventre fût devenu trop gros pour qu'elle pût monter à cheval.

— J'aimerais pouvoir te haïr, Cyril Fairfax ! dit-elle à haute voix.

Au moins maintenant, elle comprenait qu'il y avait eu une dot et qu'il n'avait pas épousé Annette du Plessis par amour ; c'était une mince consolation !

Elle s'habilla lentement. Ce soir, elle annoncerait à Burroughs qu'elle était à nouveau enceinte. Peut-être qu'il la laisserait tranquille maintenant et se rabattrait sur une de ses filles de ferme qui ne désapprouvaient pas ses façons cruelles au lit, ou peut-être qu'il retournerait à York auprès de ses prostituées. Elle voulait avoir un long répit, loin des manières brutales de son mari.

Une fois sortie de la cabane, elle détacha son cheval.

Elle regarda le soleil, il était tard, les enfants seraient réveillés lorsqu'elle arriverait chez elle. Elle se mit en selle et soupira. Elle aurait pu dormir dans les bras vigoureux de Cyril pour toujours, ce nouveau bébé lui prenait déjà toute son énergie.

Ses pensées se tournèrent vers Annette du Plessis qui, en ce moment même, hurlait dans les affres de l'accouchement.

Bonne chance à toi, comtesse, pensa-t-elle sombrement. Tu l'as acheté avec ton or, mais cela n'a pas pu l'empêcher de coucher avec moi, alors que tu es en train de te tordre de douleur à cause de l'enfant qu'il a mis dans ton ventre. Monde cruel, n'est-ce pas ?

\*\*



# PROLOGUE DE KIT BRONDEMEIRE

\*

*1807, Londres*

— Mon Dieu, Kit ! Tu es toujours là ?

Anthony, marquis d'Andover, se laissa tomber sur le canapé de la salle d'attente du bordel, à côté de son frère.

— Je ne crois pas qu'il ait l'intention d'aller où que ce soit, si ce n'est à l'étage pour y refaire un tour, commenta une voix lascive.

Tony regarda la tenue désordonnée de John Montgomery, marquis de Lorna et Kintyre, qui était avachi sur un immense fauteuil bergère.

— Il attend le retour de Broadhurst. Il se fait que ce soir, ils ont jeté leur dévolu sur la même fille, déclara Montgomery tout en bâillant et en prenant son verre de brandy, ils ont tiré à pile ou face pour savoir qui

l'aurait en premier, et le perdant est toujours occupé là-haut.

Tony fronça les sourcils en regardant son frère qui était grand et avait les cheveux blond foncé.

— Ne devrais-tu pas être chez toi, près de ta nouvelle petite femme ? Je crois comprendre que tu as reçu l'ordre de te rendre à Southend dans quelques jours ?

Kit haussa une épaule nonchalante.

— Chez moi pour quoi faire, Tony ? Je pense que les quelques rares fois où j'ai été autorisé à l'approcher de moins de cinquante centimètres, je n'ai fait que tirer à blanc. De toute façon, la petite Lady Brondemeire est indisposée sans arrêt depuis des semaines, si tu veux tout savoir. Si tu désires un héritier pour Andover, tu ferais mieux de bouger ton triste cul et de retourner près de Pamela.

Tony s'assit à côté de Kit et fronça les sourcils. Pamela avait accouché d'une fille

plus tôt dans l'année et prétendait ne pas être prête à reprendre ses devoirs conjugaux. Il savait que sa jolie petite femme boudait.

Il soupira. C'était une belle pagaille qu'il avait semée là ! Pour commencer, il n'aurait jamais dû l'épouser. Il aurait dû être plus malin et ne pas tomber amoureux, à l'âge de trente-deux ans, de la petite sœur de Devon Broadhurst !

Elle était d'une telle beauté, à dix-huit ans, éthérée et innocente. Le vieux dépravé qui était en lui était tombé désespérément amoureux d'elle. La colère de son père face à son idiotie n'avait fait que l'encourager. Il l'avait tant désirée, cette belle petite innocente qui était devenue l'élue de son cœur.

Finalement, son bonheur conjugal n'avait duré qu'un mois, jusqu'à ce jour fatidique où son père mît un pistolet dans sa bouche et appuyât sur la gâchette, après avoir perdu

la dernière partie aliénable de ses biens au profit des usuriers qui tournaient autour du Marquis dissipé depuis des années. Il n'avait pas seulement été un fanatique des tables de jeu, mais il avait aussi été dépendant à cette substance qui venait tout droit de Chine et que beaucoup d'hommes dissipés mangeaient et fumaient dans les sinistres maisons de jeu de Londres.

Pamela Broadhurst ne lui avait pas apporté la moindre Livre, lorsqu'elle l'avait épousé dans la chapelle du château délabré d'Allington, la maison de son père, le comte d'Allington.

Tony, en proie à son amour pour elle, ne s'était pas inquiété le moins du monde de son état de pauvreté, car à ce moment-là, il n'était pas au courant que son père était engagé sur la pente glissante de sa dégénération finale, entraînant avec lui dans l'abîme tout ce qui avait une quelconque valeur.

Avant de tomber terriblement amoureux de Pamela Broadhurst, Tony avait été trop occupé à courtiser la fille du Roi, espérant que le vieux monarque ne rejetterait pas un futur marquis du royaume. Encore plus idiot, n'est-ce pas ! Il ne savait toujours pas avec certitude si la petite princesse ne lui avait pas fait briller de faux espoirs. C'était sans importance de toute façon. La princesse avait succombé à une affection des poumons, en laissant derrière elle une traînée de ragots qui disaient que sa maladie avait été provoquée par la vérole que le fils du médecin royal lui aurait transmise de la bonne vieille façon. Pour l'amour de Dieu, il n'avait même pas été autorisé à lui donner un baiser sur la main, mais ce sale porc de basse classe l'avait séduite et avait partagé son lit !

Tony s'était alors tourné vers d'autres horizons. Cette fois, il s'agissait de la sœur

d'un duc du royaume; mais on lui avait bien vite expliqué que Lady Sophia Grey avait décidé de s'opposer à la volonté de sa mère défunte qu'elle fît un bon mariage, même si elle aimait beaucoup Tony Andover, héritier d'un marquis, et ceci par dépit et par haine envers cette mère égoïste et égocentrique.

Quand il tomba amoureux de la jolie sœur du meilleur ami de son frère cadet, sa dévotion soudaine pour la fille d'Allington sembla lui avoir fait tourner la tête au point qu'il ne prit pas conscience des terribles événements qui menaçaient la santé mentale de son père et le bien-être de la famille.

Il balaya le bordel du regard, admirant les tentures resplendissantes et les meubles onéreux. Bon sang, il avait bien mérité sa nuit avec une prostituée de luxe ! Il travaillait toujours dur, toujours, en espionnant et en manipulant, en complotant et en dupant. Car il voulait tout récupérer,

tout et encore plus : la richesse, le pouvoir, le respect du roi, tout.

Il fronça les sourcils. La destruction par son père de la fortune des Andover avait creusé des ornières profondes dans son esprit. Des ornières qui avaient pratiquement anéanti tous les sentiments qu'un homme pouvait éprouver pour son épouse, celle qu'il avait mariée par amour et qu'il méprisait maintenant parce que tout ce qu'elle lui avait apporté n'avait aucune valeur; sa beauté ne pouvait remplir ses coffres et sa douceur l'avait désertée après tant de heurts et de querelles.

Des ornières qui avaient eu raison de ses derniers sentiments de tendresse envers sa mère, qu'il avait tant aimée autrefois. Maintenant elle n'était plus qu'une folle furieuse qui effrayait terriblement sa petite fille.

Ces mêmes ornières qui avaient déjà commencé à gâcher les derniers bons

sentiments qu'il semblait posséder : son amour pour son frère cadet qui devait bientôt le quitter pour être soldat sur le continent.

De sombres pensées se mirent à tourbillonner dans sa tête. Ces dernières années, il avait eu la malchance du diable, et maintenant, il se demandait s'il en verrait un jour la fin.

Une vieille sage lui avait dit que cela ne finirait jamais, pas pour lui, pas tant qu'il considérerait l'usage de ses pouvoirs obscurs comme la seule manière de survivre dans ce monde. Esméralda, la belle diseuse de bonne aventure, représentait aussi la quintessence d'un de ses plus sombres vices; il n'avait jamais rien entrepris d'important sans l'avoir préalablement consultée, elle et ses cartes, afin d'examiner les chances pour le futur. Il avait été assez pervers pour payer ses efforts de son corps; elle ne voulait jamais de son argent, mais

seulement de son « amour » physique, et maintenant Tony n'osait présumer ce que cela avait fait de lui.

Il grinça des dents. Qu'allait-il arriver s'il continuait à commettre les mêmes erreurs tout au long de sa vie, à faire ce qu'il ne fallait pas pour arranger les choses ?

Il observait John Montgomery en fronçant les sourcils. Le marquis de Lorna était marié depuis maintenant plus de trois ans, mais il n'y avait aucune rumeur annonçant que son épouse était enceinte.

Comme si elle avait la moindre chance de l'être alors qu'elle vivait à Édimbourg et que lui jouait le goujat à Londres ! Sur son lit de mort, sa mère avait forcé la main de son père, le duc de Rothford; John n'avait que douze ans à l'époque et la jeune fille mettait encore des couches. John n'avait jamais vraiment compris pourquoi sa mère avait voulu qu'il épousât cette fille, jusqu'à ce qu'il découvrit par hasard, qu'elle était la

descendante d'une des aventures que son grand-père maternel avait eues en Écosse. Sa mère avait désiré qu'il épousât la gamine afin de ramener la petite-fille de son père dans la très haute société de Londres. Qui pouvait mieux servir à cette fin que le second fils qui ne serait jamais l'héritier et dont le frère, le prochain duc de Rothford, jetait apparemment sa gourme où bon lui semblait. Comme la vieille duchesse avait eu tort... Randolph préférait de loin la compagnie de beaux jeunes hommes à celle des femmes, même s'il était connu pour ne pas refuser de se livrer à un acte sexuel avec elles non plus. Il avait simplement toujours évité le mariage.

Il semblait maintenant que l'avenir du duché de Rothford allait tomber entre les mains d'un débauché qui couchait avec toutes les femmes sur lesquelles il pouvait mettre la main, excepté sa propre épouse.

Tony sortit son mouchoir et se moucha. Bon sang, y avait-il des lys dans ce bordel ? Il était toujours pris de crise d'éternuement quand ces fleurs étaient quelque part autour de lui. Il dévisagea son jeune frère qui semblait s'être assoupi sur son siège.

Kit avait récemment épousé Julia Fortescue, mais Tony doutait de la prospérité de cette union, comme Kit se prélassait toute la nuit dans un bordel. Au moins, avec l'argent de Julia, il pouvait s'offrir des putains de luxe, quoique cela ne semblât pas rendre Kit plus heureux.

Tony se moqua en silence. Kit était trop beau pour le salut de son âme, avec ses quelques centimètres en plus que Tony, sa chevelure ondulée en bataille, et ses yeux bruns trompeurs, qui promettaient une tendresse qu'il ne donnait jamais. Il arborait de longs membres musclés et une large poitrine. Il n'avait qu'à regarder une femme dans les yeux pour qu'elle se couchât

devant lui, relevât ses jupes et l'invitât en ouvrant ses jambes.

Tony présumait que Kit était seulement là parce que quelqu'un serait susceptible d'aller murmurer les détails de ses débauches aux oreilles indignées de sa femme acariâtre. Tony savait que Julia Fortescue se pincerait les lèvres et irait dire à son père, sur un ton sinistre, de ne pas transférer leur allocation mensuelle à la maison de la rue Lancaster, mais de la garder plutôt dans un endroit secret afin que son mari, qui fréquentait les prostituées, ne profitât pas de cette partie vénale de leur mariage. Cependant, la vengeance de Julia serait de courte durée car Kit possédait un gros compte en banque depuis le jour de leur mariage; il n'avait nul besoin de puiser dans l'allocation du ménage pour se payer une prostituée.

La porte du boudoir s'ouvrit et un jeune enseigne entra sur la pointe des pieds.

Kit se réveilla et le regarda, les yeux entrouverts.

— Que faites-vous ici Montague ? demanda-t-il en bâillant, ne me dites pas que vous me cherchiez !

Le garçon ne devait pas avoir plus de seize ans, songea Tony en observant le jeune enseigne vêtu de l'onéreux uniforme rouge des Hussards de Sa Majesté. C'était le jeune demi-frère de Basil Montague, le riche marquis de Ware. L'enseigne jeta un coup d'œil avide aux hommes qui étaient tous à moitié endormis, affalés dans les luxueux fauteuils de cuir du bordel. Son regard s'attarda avec envie sur les escaliers ornés de tapis rouges somptueux qui menaient là-haut, vers les chambres du plaisir.

Kit se gratta le cuir chevelu, sous sa perruque d'officier. Il se demandait s'il y avait eu des poux sur les coussins qui se trouvaient sur le lit de plume de Pauline, la

femme qu'il avait choisie pour cette nuit. Elle était très demandée ces derniers temps et était autorisée à recevoir un nouveau visiteur toutes les heures, afin de ne pas perdre de rentrée d'argent avec les dormeurs. L'un d'entre eux avait sans aucun doute dû amener la vermine de ses cheveux crasseux sur les oreillers de Pauline. Kit détestait les poux, ainsi que toute autre vermine. Il devrait demander à son ordonnance d'examiner ses cheveux attentivement dès qu'il serait de retour à son logement, sans quoi il passerait les prochaines nuits à se gratter et à ne pas pouvoir fermer l'œil.

Il jeta un regard amer au jeune enseigne. Sans doute y avait-il eu un changement d'ordres qui l'empêcherait de dormir dans les appartements de Tony, près de Grosvenor Square. Ils étaient d'un luxe merveilleux comparés aux baraquements militaires froids et spartiates de Londres, où

il devait partager une couchette avec Barry Armonk, un lieutenant du Cinquième. Il avait quitté sa propre maison de la rue Lancaster depuis plusieurs jours, sans intention d'y retourner après la dernière altercation humiliante qu'il avait eue avec sa femme.

Kit soupira bruyamment. Cela aurait été agréable si son mariage avait pu apporter un peu de paix et de calme dans sa vie. Il avait été hanté par l'inquiétude et le stress depuis que son père avait décidé de mettre fin à ses jours en utilisant un des meilleurs pistolets Manton de Tony.

Cela avait été bouleversant de voir le chaos que son père avait semé par ses derniers actes dans ce bas monde; il avait regardé son frère bienaimé changer, le charmant débauché malicieux qu'il était se transformer en un seigneur du royaume dur, déterminé et sans scrupules. Il avait dû supporter de voir sa mère adorée devenir

presque folle. Il avait vu ses chances d'une vie tranquille dans son propre vicomté de Brondemeire réduites à néant, lorsque la famille Andover s'était retrouvée dans le dénuement.

— Les ordres ont changé, monsieur, dit David Montague précipitamment, le lieutenant Armstrong m'a demandé d'insister pour que vous reveniez au plus vite. Il a dit que vous deviez amener les hommes à Southend à six heures, monsieur.

Kit se leva en chancelant.

— Bon sang, marmonna-t-il, cela me laisse peu de temps pour dormir, n'est-ce pas ?

Il jeta un coup d'œil vers l'escalier, en prêtant une oreille attentive.

— Broadhurst est toujours là-haut. Vous feriez mieux de l'avertir lui aussi; deuxième porte à droite, si vous voulez bien, enseigne Broadhurst !

Il regarda l'enseigne se précipiter dans l'escalier et esquissa un sourire.

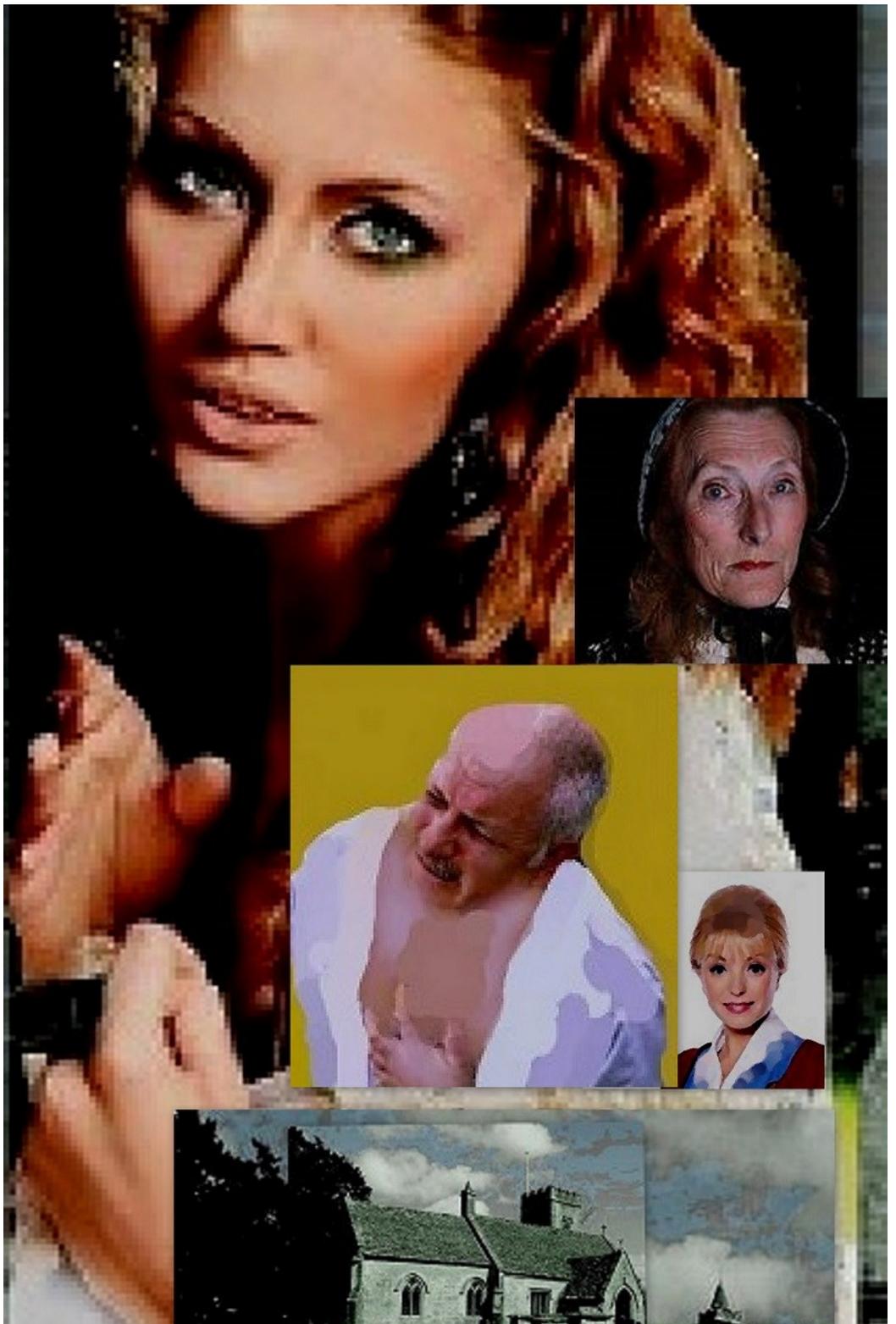
— Ce sera sûrement très éducatif pour notre petit Montague, dit-il en plaisantant.

Il saisit son tricorne qui se trouvait sur le canapé, rajusta son uniforme, prit une dernière gorgée de son brandy et salua d'une petite révérence les deux hommes qui étaient en sa compagnie dans le petit salon.

— C'était un plaisir messieurs, dit-il d'une voix traînante, je repars à la guerre ! Gardez ce fort à ma place !

Il ne pouvait dire si le regard que lui jeta son frère était moqueur ou inquiet. Il haussa les épaules en posant son chapeau sur sa tête et en l'inclinant sur le côté de façon désinvolte.

À compter de ce jour, Tony se retrouverait seul, car de toute évidence, Kit Andover partirait pour une vraie guerre, Dieu merci.



# PROLOGUE D'ANTHEA FAIRFAX

\*

*1811, Caversham*